
Revue d'Alsace

Revue d'Alsace

140 | 2014

Villes au Moyen Age, Bibliothèques d'autrefois, Récits de voyages

Des mots du génie au génie des mots : décrire l'Alsace au XVIII^e siècle

Engineering words in 18th century Alsace

Vom Wortschatz der Militärs (frz. génie = Militär) zur Genialität des Wortschatzes. Das Elsaß wird im XVIII. beschrieben

Claude Muller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2130>

DOI : 10.4000/alsace.2130

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 187-200

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Claude Muller, « Des mots du génie au génie des mots : décrire l'Alsace au XVIII^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 140 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2130> ; DOI : 10.4000/alsace.2130

Tous droits réservés

Des mots du génie au génie des mots : décrire l'Alsace au XVIII^e siècle

Entrée tardivement dans le giron de la monarchie française par les traités de Westphalie en 1648, l'Alsace constitue, aux XVII^e et XVIII^e siècles une terre à prendre pour des gens de « vieille France »¹. En effet, dans cette sorte de nouvelle Amérique, les postes de responsabilité ne sont pas occupés par des locaux. La dynastie parisienne des Rohan occupe durant un siècle sans discontinuer le trône épiscopal de Strasbourg². Le premier président du Conseil souverain d'Alsace, établi à Colmar, le Parisien Nicolas de Corberon, parle du « sacrifice que fait un homme, né dans le cœur du royaume, de venir servir le roi en Allemagne et de se priver aussi longtemps de vivre avec ses compatriotes et ses proches. »³

Terre-frontière, l'Alsace constitue, pour bon nombre d'agents royaux, une énigme, en partie à cause du dialecte germanique utilisé par ses habitants. Pour mieux la connaître ou bien l'apprivoiser de nombreux mémoires sont rédigés. Ceux des intendants, en particulier celui de Jacques de La Grange, ou des services de l'intendance sont connus⁴. Les carnets de route ou relations de voyageurs ne manquent pas⁵.

1. LIVET (Georges), *L'intendance sous Louis XIV (1648-1715)*, Paris, 1956, 1084 p. et BOEHLER (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan : la paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, 1994, 3 vol., 992, 1056, 480 p.

2. MULLER (Claude), *Le siècle des Rohan*, Éditions La Nuée Bleue, Strasbourg, 2006, 446 p.

3. HATT (Jean-Jacques), « Le loyalisme des Alsaciens depuis le traité de Ryswick jusqu'à la Révolution », *Revue Historique*, n° 165, 1930, p. 90.

4. PFISTER (Christian), « Extraits d'un mémoire (Péloux) sur l'Alsace de l'année 1735 : état ecclésiastique de la province », *Revue Historique*, septembre-octobre 1916, p. 58-88 ; OBERLÉ (Roland), *L'Alsace en 1700. Mémoire sur la province d'Alsace de l'intendant Jacques de La Grange*, Éditions Alsatia, Colmar, 1975, 267 p. Ce mémoire compile plusieurs textes, dont l'un est conservé à la B.M. Poitiers, ms 333. Voir MULLER (Claude), « Le mémoire sur la Haute Alsace de François Dietremann (1694) », *Annuaire de la société d'histoire de Colmar*, t. 44, 1999-2000, p. 45-64.

5. STOEBER (Auguste), *Curiosités de voyages en Alsace*, Colmar, 1874, 377 p. ; REUSS (Rodolphe), « Le marquis de Pezay, un touriste parisien en Alsace au XVIII^e siècle », *Revue d'Alsace*, 1846, p. 28-61 et 179-195 ; HEITZ (François Joseph), *L'Alsace en 1782*, Colmar, 1934, 92 p. ; NIDERST (Alain), « Un document sur les catholiques et les luthériens de Strasbourg au début du XVIII^e siècle. Le *miscellanea* de Goulley de Boisrobert », *Archives de l'Église d'Alsace*, t. 41, 1982, p. 291-300.

Surtout, une autre source de documentation mérite d'être signalée. Il s'agit de rapports des ingénieurs militaires, peu connus des historiens, quoique déjà parcourus par des militaires professionnels⁶. Nous voudrions présenter l'intérêt de cette documentation à partir des enquêtes de 1702 et de 1732 et de la série d'enquêtes de 1782-1784.

Préparer la Guerre de Succession d'Espagne : le rapport de Guillin de 1702

La Guerre de Succession d'Espagne vient à peine de débiter lorsque l'ingénieur militaire Guillin⁷, dont la biographie reste à écrire, termine, en toute hâte, un important mémoire⁸. Il décrit *grosso modo* l'Alsace septentrionale, de Strasbourg à Saverne, curieusement la zone où vont se concentrer, pendant une dizaine d'années, les opérations militaires dans cette région. Ce mémoire, prémonitoire s'il en est, constitue un document de première importance.

L'importance de l'eau, de la forêt, des routes

Dans son introduction, Guillin souligne en premier l'omniprésence du Rhin, plus frontière, à ses yeux, que voie commerciale. Il insiste sur la grande quantité d'îles inondables dans son lit, même « si le fleuve est fort rapide et très profond. » La difficulté de la navigation est réelle : « On ne peut établir un chemin le long des bords pour tirer les bateaux en remontant avec des chevaux à cause des bras qui forment des îles. » Il conclut que le Rhin n'apporte point de profit à la province d'Alsace. « S'il a quelque bonne qualité, c'est de lui servir en temps de guerre contre les

6. WENGER (Colonel), « Les ingénieurs géographes des camps et armées », *Bulletin de la société philomatique vosgienne*, t. 61, 1957, p. 26-57.

7. La biographie de Guillin souffre, à ce jour, de lacunes. Il apparaît comme ingénieur ordinaire au département de la marine en 1688. Inspecteur des fortifications de Lourdes en 1691, le voici à Bordeaux en 1698, à Neuf-Brisach en 1702. Par la suite, il participe aux campagnes d'Allemagne, défend Landau en 1704 (B.M. Colmar, ms 96). Retiré avant 1713, il décède vers 1725, touchant sa pension jusqu'en 1724, voir BLANCHARD (Anne), *Dictionnaire des ingénieurs militaires (1691-1791)*, Montpellier, 1981, p. 355. Aux Archives départementales du Bas-Rhin, 6 E 41/20 est conservé un acte du 5 mai 1717 évoquant Claude Charles Guillin entrepreneur pour moitié de la fourniture des aliments et médicaments aux soldats et cavaliers de Landau. Il n'est pas décédé à Strasbourg.

8. Conservé aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Paris, section Mémoires et Documents, fonds Alsace, tome 13, fs 91 à 183. Nous l'avons édité en sept parties dans *Annuaire de la société d'histoire des Quatre Cantons*, t. 27, 2009, p. 33-37 ; *Annuaire de la société d'histoire du Ried Nord*, 2005, p. 159-167 ; *Études Haguenoviennes*, t. 32, 2006, p. 153-156 ; *Kochersbbarri*, n° 53, 2006, p. 17-22 ; *Pays d'Alsace*, n° 216, 2006, p. 13-20 et n° 218, 2007, p. 17-22 ; *Annuaire de la société d'histoire de la Hardt et du Ried*, t. 21, 2009, p. 53-56.

invasions des ennemis, qui ne peuvent le passer qu'avec de très grandes difficultés. »

Après s'être étendu sur le Rhin, Guillin évoque la Moder, de toute évidence importante sur le plan stratégique derrière les lignes de la Lauter, ce qui se vérifiera d'ailleurs à l'usage. L'ingénieur en détaille le cours depuis sa source jusqu'à sa confluence avec le Rhin. Ainsi, « entre Ingwiller et Obermodern, le fond est bon. Sa largeur est de douze pieds sur trois de profondeur. Les prairies qu'elle traverse sont assez fermes. On la passe sur un pont au moulin d'Ingwiller et aussi à gué. » Tout est résumé ici : comment traverser l'eau devenue obstacle et où faire paître les chevaux, observations élémentaires pour aider une armée. Suit cette suggestion, lorsque la Moder se jette dans le Rhin : « Drusenheim est un endroit très propre à fortifier et en cas qu'on eut envie de faire un poste sur le Rhin entre Strasbourg et le Fort-Louis on n'en trouverait point de meilleur que celui-là à cause qu'en cet endroit on pouvait se rendre le maître des rivières de la Moder et de la Zorn, en faisant de bonnes écluses. »

Le réseau hydrographique laisse ensuite sa place aux bois. Guillin les décrit ainsi : « Le long du bord du Rhin, il y a des bois de hautes futaies de chêne dont il y a peu de propres pour bâtir, à cause que les arbres ne sont pas droits et qu'ils sont remplis de nœuds. » Surgit le paradoxe : ce n'est pas la forêt qui manque, c'est le bois qui fait défaut dans cette zone marécageuse.

Comme il importe pour l'armée de se déplacer, Guillin décrit évidemment les routes, en tout neuf, qui partent de Strasbourg. Il s'intéresse en particulier à celle qui va de la métropole alsacienne au Fort-Louis, en passant par La Wantzenau et Drusenheim : « Elle est large et assez bonne. » La route de Strasbourg à Haguenau par Brumath pose quant à elle problème : « Lorsque les eaux sont grandes, on est obligés de passer les prairies devant les villages de Brumath et Weyersheim à la nage. »

Un clocher ou un bastion ?

Après les aspects physiques, l'ingénieur énumère deux cent quarante-deux localités de Basse Alsace. Il s'intéresse aux murailles, aux cimetières, aux églises. Sur ces dernières, l'ingénieur se borne à noter si elles sont voûtées ou non, sans faire de distinction entre édifice protestant ou catholique, particularité alsacienne. De même, le cimetière ne l'intéresse que s'il est entouré d'un mur de pierre. Par exemple, Offendorf est « un lieu situé sur le bord d'un bras du Rhin assez considérable en habitants. Son église n'est point voûtée. Il n'y a qu'un haut clocher de planches ; sans aucune fermeture à son cimetière. »

Pour les villes plus importantes – une vingtaine – Guillin quitte son style sec et concis pour une description plus étoffée. Neuwiller-lès-Saverne, « qui se trouve au pied d'une grosse montagne », possède « un circuit revêtu d'un mur de dix-huit à vingt pieds de hauteur avec une vieille fausse braye autour presque entièrement ruinée. » Les détails ne manquent pas :

Un fossé comblé en partie de sept à huit toises de largeur était autrefois revêtu [...]. Le dessus du dit circuit est percé de créneaux pour le service desquels il se trouve un chemin de ronde derrière pratiqué sur l'épaisseur de la retraite faite sur le grand mur qui a quatre pieds d'épaisseur partout et le parapet où sont les dits créneaux n'en a qu'un et demi. Il faut remarquer pourtant que ce chemin des rondes ne communique pas autour de la ville car il se trouve des brèches qui l'interrompent.

Ces observations, somme toute prévisibles, laissent pourtant la place à d'autres observations. Dans le paragraphe consacré à Neuwiller, Guillin ajoute : « Le pays du côté de l'Alsace est assez plat et assez fertile, mais du côté de la Lorraine, ce sont des montagnes fort élevées ne rapportant que du bois. » Après la description de l'enceinte de Pfaffenhoffen, il conclut : « Le pays est assez ouvert et entrecoupé par des montées et descentes où il se trouve d'ordinaire quelques sources. » La fin du texte sur Wasselonne reste dans cette veine : « Les environs de Wasselonne sont des coteaux, [en] partie terres labourables, partie bois et partie vignes. La rivière de la Mossig passe au pied de la ville. Ce petit lieu est recommandable par rapport à un marché qui s'y tient toutes les semaines une fois. »

La base arrière du Kochersberg

Pour le seul Kochersberg, Guillin recense 87 sites. Quel aperçu d'ensemble s'en dégage-t-il ? 27 localités sont qualifiées de « petits lieux », 7 de « gros lieux ». Le rapport précise toujours la situation du village. Ainsi, le « lieu » est situé sur « une hauteur » (Dossenheim), « sur une hauteur forte élevée » (Waltenheim), « sur une hauteur assez élevée » (Hohfrankenheim), « sur la pente d'une hauteur assez considérable » (Durningen), « sur un bord de coteau » (Wiwersheim), « sur la croupe d'une montagne » (Lupstein). Scharrachbergheim est placé « entre deux montagnes fort élevées », Oberhausbergen « dans la plaine », la plupart des villages « dans un fond », autrement dit un vallon.

L'examen des cloches s'avère particulièrement intéressant. En effet, en 1702, les tours et les églises du Moyen Âge existent pratiquement encore dans toutes les localités, les démolitions et reconstructions intervenant en grand nombre aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les clochers assurent deux fonctions : ils servent de tour de guet pour surveiller les alentours et permettent à la population d'y trouver un dernier refuge en cas d'attaque. Pour être efficace en matière de protection, la tour possède des meurtrières

encore visibles ici ou là (Offenheim, Saessolsheim) et un plafond voûté au niveau du rez-de-chaussée pour interdire aux assaillants l'accès aux étages supérieurs.

Selon le rapport de 1702, et pour les villages visités, 77 tours sur 87 présentent encore la voûte médiévale, généralement sur croisée d'ogives, ou plus rarement, en berceau, comme à Gim Brett et à Pfulgriesheim. La voûte a disparu dans dix clochers. Toutefois des erreurs semblent exister dans le texte guillinesque. En effet, l'enquêteur note que l'église de Pfulgriesheim possède « un petit clocher sans voûte » alors que de nos jours on peut y admirer une belle voûte en berceau avec des fresques du XVI^e siècle. Par contre, Gim Brett jouit d'un « méchant clocher », ce qui explique la construction d'une nouvelle église en 1726.

Bâtiment fondamental du village, l'église est bien localisée par l'enquêteur. Elle se situe à « l'entrée du village » (Avenheim, Hurtigheim, Hohfrankenheim, Rohr, Schnersheim), à « la sortie du lieu » (Reitwiller), « derrière le lieu » (Zehnacker) ou « dans les prés » (Holtzheim). Comme déjà signalé, Guillin ne relève pas l'affectation des églises visitées. Sont-elles utilisées pour les offices catholiques ou les cultes protestants, ou encore soumises au régime du *simultaneum* introduit par le pouvoir royal vers 1685 ? L'ingénieur reste indifférent sur cette particularité alsacienne.

Selon une tradition ancienne, le cimetière se trouve près de l'église. Seules les dépouilles de prêtres ou de membres de familles nobles peuvent être inhumées à l'intérieur de l'édifice religieux, comme en témoignent de beaux monuments funéraires à Breuschwickersheim, Pfttisheim et Pfulgriesheim. Premier rempart de défense, le cimetière est « renfermé » (entouré) d'une « muraille ». Les créneaux encore visibles en 1702, notamment à Rumersheim et à Wingersheim, montrent bien le caractère défensif du *Kirchhof*. L'état d'entretien de ces murailles est noté avec précision : de « bonnes murailles » à Balbronn, de « vieilles murailles plus ou moins ébréchées » à Gougenheim et Wolfisheim. Dans treize villages, le cimetière est simplement entouré d'une palissade ou de simples planches en sapin. Dans douze autres localités, toute clôture disparaît. Seules des broussailles assurent une séparation, sans doute pour empêcher les animaux de basse-cours d'y troubler le silence.

Pour clore cette énumération, mentionnons neuf châteaux. Le château le plus célèbre de la région est celui du Kochersberg, ruiné depuis la fin du XVI^e siècle. C'est ce triste spectacle que Guillin trouve lors de son passage en 1702 : « Un château autrefois fortifié, mais à présent entièrement ruiné sans être aucunement habité », une ruine qui sert de carrière de pierres. En revanche, à Romanswiller, le regard de l'ingénieur est attiré par « un fort beau château sur le bord de la rivière, lequel a deux enceintes de

maçonnerie, un bon fossé [...]. Le tout est garni de créneaux et le haut de croisées fort bien entretenues par un gentilhomme qui y habite. »

La grande enquête de 1732

Trente ans après la rédaction du rapport de Guillin, une autre enquête, conservée dans un gros manuscrit de trois cents folios, décrit tout ce que Guillin avait omis⁹. Elle apparaît curieusement juste avant le début de la Guerre de Succession de Pologne. Son auteur, malheureusement anonyme, met six ans à parcourir l'Alsace depuis les frontières de Porrentruy avec le Sundgau jusqu'aux portes de Strasbourg. Cet autre ingénieur parcourt chaque localité et note le même type de renseignements que son prédécesseur : l'eau, le mur, l'herbe.

Pourquoi ces trois thèmes ? L'eau n'est pas seulement nécessaire pour désaltérer soldats et chevaux. Elle constitue un obstacle qu'il faut contourner le cas échéant ou traverser s'il se présente un gué ou un pont, ainsi qu'une arme redoutable quand elle inonde un pays, procédé à la mode à l'époque. L'église ne présente pas d'intérêt comme maison de Dieu, mais comme observatoire ou refuge. D'où la mention de la hauteur de son clocher et de l'architecture – voûtée ou non – de son chœur. L'herbe, enfin, s'avère particulièrement importante pour les chevaux. Il faut penser à tout, y compris au ravitaillement.

Encore le Rhin et le réseau hydrographique

Pour ce nouvel interlocuteur, il n'y a guère de doute : « Le Rhin est une des bonnes barrières que l'on puisse avoir. Il n'y a sur tout son cours aucun gué praticable. On peut le passer sur des ponts à Bâle et à Strasbourg. » Renseignement nouveau par rapport à 1702, une réflexion quant à la Guerre de Succession d'Espagne : « Dans les dernières guerres, nous avons eu des ponts sur ce fleuve à Huningue et à Neuf-Brisach, mais nous avons été obligés de les démolir à la paix. Les ennemis en avaient aussi fait un de bateaux à Neuenburg pour passer le Rhin lors de l'affaire de Rumersheim, mais il fut détruit encore avec plus de précipitation qu'il n'avait été fait. »

9. Conservé aux Archives du Service Historique de la Défense à Vincennes, section Mémoires, 1 M 974. Nous l'avons publié, découpé, en dix parties dans *Annuaire de la société d'histoire des Quatre Cantons*, t. 26, 2008, p. 41-48 ; *Annuaire de la société d'histoire de la Hardt et du Ried*, t. 17, 2004, p. 71-80 ; *Annuaire de la société d'histoire du Sundgau*, 2010, p. 155-186 ; *Patrimoine Doller*, n° 16, 2006, p. 22-24, *Au pied des trois châteaux*, t. 4, 2007, p. 67-72 ; *Annuaire de la société d'histoire du Val et de la ville de Munster*, t. 60, 2006, p. 63-70 ; *Bulletin de la société d'histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey*, n° 25, 2006, p. 16-18 ; *Annuaire de la société d'histoire Dambach-la-Ville, Barr, Obernai*, t. 41, 2007, p. 55-58 ; *L'Essor*, n° 217, 2008, p. 10-12 ; *Annuaire de la société d'histoire de Molsheim*, 2010, p. 71-72.

Faut-il lire dans cette phrase une critique du comte du Bourg qui, par sa victoire à Rumersheim en 1709, a sauvé l'Alsace de l'invasion ?

L'ingénieur, qui ne manque pas d'esprit critique, poursuit en énumérant vingt-trois redoutes « que le Rhin n'a pas emportées » et quinze à reconstruire, « lorsque l'on aura quelque soupçon de guerre. » Prévoyant, il ajoute : « Il sera bon de s'y prendre de bonne heure pour faire ces redoutes parce qu'il faut faire quantité de ponts pour y pouvoir communiquer, les anciens étant tous détruits. » Il termine en affirmant qu'il n'y a point de fleuve, ni de rivières en Europe dont le cours soit plus changeant que celui du Rhin.

Si l'ingénieur s'appesantit sur le fleuve-frontière, il n'omet pas de détailler le réseau hydrographique alsacien. Intéressons-nous aux seules remarques concernant le Sundgau, où coulent l'Ill, la Lucelle et la Largue. L'Ill, qui prend sa source à Winkel, constitue la colonne vertébrale de l'Alsace. Dans le Sundgau où elle naît, elle n'est pas navigable, n'a que « trois à quatre pieds de largeur sur deux à trois pieds de profondeur ». Surtout « l'Ill déborde souvent, mais ses inondations ne font guère de tort à moins qu'elles n'arrivent juste dans des temps que les prairies et les blés sont déjà hauts. » La Lucelle « nous sert pour ainsi dire de frontière entre l'Alsace et la Suisse. » Le cours de la Largue est minutieusement décrit. Elle passe par Seppois-le-Bas, Uberstrass, Friesen, Hindlingen, Saint-Ulrich, Altenach, Manspach, Wolfersdorf, Buethwiller, Hagenbach, Eglingen, Brinighoffen et Heidwiller.

La route des troupes et... des vins

Comme Guillin en 1702, l'auteur s'attarde minutieusement sur les routes qui permettent le déplacement des troupes. Il signale aussi les relais de poste et le commerce qui s'y fait en temps de paix. Il commence son état par le sud du pays, autrement dit le Sundgau, où existent quatre grands axes. Ainsi la route de Huningue à Strasbourg possède plusieurs relais, où l'on change de chevaux à Kembs, Ottmarsheim, Fessenheim et Biesheim. La grande route de Huningue à Belfort passe par Hésingue, Tagsdorf, Altkirch, Ballersdorf, Dannemarie, Rantzwiller, Chavannes-sur-l'Etang. On change de chevaux aux Trois Maisons avant Tagsdorf, à Altkirch et à Foussemagne. Elle sert aux troupes « qu'arrivent de France¹⁰ » par Belfort pour venir à Huningue. « Elle est fort pratiquée par les voitures qui mènent des marchandises de France en Suisse et de Suisse en France. »

10. Dans le langage de l'époque, l'administration évoque l'Allemagne pour signifier l'Alsace et la France pour désigner la « vieille France ».

Les autres routes sont aussi munies de commentaires économiques. La route de Huningue à Colmar est « d'une grande utilité pour le commerce et nous procure une grosse somme en Alsace pour le débit de nos vins qu'elle facilite avec la Suisse. » La route de Belfort à Strasbourg facilite le commerce qui « consiste principalement en tabac que l'on mène en France et en vin de Bourgogne dont l'on voit une grande quantité en Allemagne¹¹. » D'autres chemins du vin sont encore cités : la route de Sélestat à Saverne, celles de Colmar au Bonhomme et de Ribeauvillé à Sainte-Marie-aux Mines.

Terminons par le val Saint Grégoire qui fait l'objet d'un commentaire conséquent, différent de ce que l'on trouve dans le rapport de Guillin :

Le grand chemin de Colmar à Munster passe par Turckheim et au bas de Wihir il sert aux communautés de la vallée de Munster pour venir débiter dans la plaine leurs denrées. Il sert aussi pour conduire à Soultzbach où il y a des sources d'eau minérale qui ont assez de réputation parmi les Allemands. Ce chemin est praticable à moins que ce ne soit dans la rigueur de l'hiver, mais il est toujours rude, étant rempli de cailloux. On peut aller en suivant ce chemin en Lorraine par Gérardmer, mais derrière Munster il n'est plus praticable qu'à cheval.

Le clocher, le muret et le vignoble

En dépit de cette innovation, l'ingénieur militaire anonyme reste fidèle au canevas utilisé par Guillin quand il énumère les diverses (plus de cinq cents) localités qui lui sont attribuées. Citons en exemple ces trois communes :

Wintzenheim est un petit bourg composé de 129 feux situé au bord de la plaine au pied des montagnes à l'entrée de la vallée de Munster. La tour de l'église est voûtée et le cimetière est entouré de bâtiments. Turckheim était une ville impériale. Elle est composée de 155 feux. Elle est entourée d'un bon mur et d'un fossé au pied et située le long de la Fecht. Elle ferme en partie la vallée de Munster. Katzenthal est un village composé de 69 feux situé dans le vignoble au pied des montagnes à l'entrée d'une petite colline. Il y a une église avec un petit clocher et une chape avec une mauvaise flèche.

Comme Guillin, le rédacteur évoque l'église si elle existe et le cimetière pour son muret qui l'entoure, susceptible de s'abriter ou de cacher l'ennemi. Deux nouveautés apparaissent cependant. Tout d'abord, le nombre de feux, à la fois pour donner une idée de l'importance de la localité et, sans doute, organiser un couchage chez l'habitant, en l'absence de casernes. Ensuite, l'apparition du vignoble surtout dans les collines sous-vosgiennes. Attirons d'emblée l'attention sur une première remarque : plus que l'intérêt de l'ivresse générée par son précieux nectar, le vignoble constitue

11. Même remarque que 10.

un redoutable obstacle pour la cavalerie, dans la mesure où les échelas s'élèvent très hauts dans le pays, ce qui surprend toujours les voyageurs. Remarque seconde : il y a autant de ceps à Wintzenheim, Turckheim et Katzenthal, mais l'ingénieur n'en mentionne qu'à Katzenthal. Pourquoi les omissions à Wintzenheim et Turckheim ?

Une vague d'enquêtes à la fin de l'Ancien Régime

De 1732 à 1782, une multitude de rapports épars et limités existent évoquant l'Alsace. Mais il est possible de déceler deux orientations diverses suivies par les rapports. L'une d'entre elles consiste dans une nouveauté. Ainsi, le chevalier de Bonneval doit tirer, après 1744, les leçons de l'invasion de 1744 par les Pandours. À la suite d'un rapport des plus classiques, Bonneval ajoute d'autres observations : « En permettant aux juifs de s'établir à Huningue, ils auraient bientôt bâti le quartier qui leur aurait été assignés [sic]. » Loin de l'histoire-fiction, François de Vault, vers 1755, évoque des aspects plus militaires.

Un nouveau style d'enquêtes

Plus que les deux mémoires de 1702 et de 1732, une trentaine de rapports rédigés entre 1782 et 1784 par les ingénieurs militaires François Joseph Maire de Bouligney (1749-1846)¹², Antoine Siméon de Saint-Larry (1756-1790)¹³, Frédéric Gramont de Villemontés (1760-1794)¹⁴,

12. François Joseph Maire de Bouligney, né à Besançon le 6 septembre 1749, fils d'un conseiller au Parlement de Besançon, épouse Anne Claire Aluiset, fille du président du Parlement de Besançon, un frère conseiller au même Parlement, un neveu vicaire général du diocèse de Besançon. Élève sous-lieutenant à l'école de Mézières en 1767-1768, ingénieur ordinaire et lieutenant réformé à vingt ans le 1^{er} janvier 1769, affecté à Besançon, à Landau en 1773, capitaine à Besançon en 1783, parcourt alors l'Alsace, à Landau en 1788, émigré faisant les campagnes à l'armée de Condé de 1792 à 1795, essaye vainement de se faire livrer Landau en août 1792 par des camarades qui s'y trouvaient, passe au service de la Prusse après 1795, major de l'armée prussienne en 1807, rentré en France en 1815, voir BLANCHARD (Anne), *Dictionnaire des ingénieurs militaires*, p. 507.

13. Pierre Antoine Siméon, sieur de Saint-Larry, né à Aix-en-Provence le 18 janvier 1756, fils d'un professeur de droit à l'Université d'Aix, épouse Marie Bressier, fille d'un procureur au siège, célibataire, ingénieur ordinaire à vingt ans en 1776, affecté à Gex, est à Besançon en 1783, capitaine du génie en 1788, mort à Avignon en 1790, voir BLANCHARD (Anne), *op. cit.*, p. 696.

14. Frédéric Maurice de Gramont, seigneur de Villemontés, né à Nérac, le 26 février 1760, fils d'un capitaine de dragons, neveu d'un ingénieur, épouse à Bordeaux Elisabeth de Baurie, élève sous-lieutenant à l'école de Mézières en 1780-1781, ingénieur ordinaire en 1782 affecté à Besançon, capitaine en 1791, tué à la bataille du Boulou en 1794, voir BLANCHARD (Anne), *op. cit.*, p. 345-346.

Coudray¹⁵ et Jean Xavier Bureaux de Puzy¹⁶, sous la houlette de leur supérieur Eleonor le Michaud d'Arçon (1733-1800)¹⁷, montrent une évolution remarquable¹⁸.

Ces yeux militaires, qui doivent être une source de renseignements pour un état-major en campagne, mentionnent certes des détails stratégiques, mais aussi et surtout des éléments de géographie physique et de géographie humaine. Loin de leurs compétences en arithmétique, architecture militaire, hydraulique, mécanique, dessin et cartographique, ces jeunes gens composent des dissertations, où l'on retrouve dans la marge des appréciations de leur supérieur, du type : « Passage mal rédigé ».

Loin du style sec et précis de leurs prédécesseurs de 1702 et 1732, les cinq jeunes gens rivalisent à la fois quant à la forme et au fond de leurs textes. La forme met en exergue un style riche, littéraire, dans la plus pure tradition des ouvrages des philosophes. Le fond s'apparente aux multiples observations qui enrichissent le *Dictionnaire encyclopédique* de d'Alembert. Tout ce qui retient l'attention des enquêteurs est scrupuleusement noté et commenté.

15. Nous n'avons pas pu l'identifier avec certitude, sans doute à cause d'une mauvaise lecture de son nom. Est-ce Jean André du Coudreau, né à Saint-Soule, près de La Rochelle en 1733 ? Fils d'un ingénieur, ingénieur ordinaire et lieutenant réformé à 23 ans en 1756, fait les campagnes d'Allemagne en 1758 et 1761, ingénieur en chef en 1781, retiré le 20 janvier 1782, décédé après 1789, habitant alors Tours. Du Coudreau aurait-il aidé ses jeunes collègues, alors qu'il était à la retraite ? Voir BLANCHARD (Anne), *op. cit.*, p. 183.

16. Jean Xavier Bureaux de Puzy né à Port-sur-Saône le 7 janvier 1750, fils d'un chirurgien major, épouse Marie Thérèse Choullat, fille d'un conseiller en la principauté de Porrentruy, ingénieur ordinaire de 1774, affecté à Ajaccio, à Toulon en 1783, à Besançon en 1784, capitaine en 1785, émigre en 1792, passe aux États-Unis en 1797, préfet de l'Allier en 1802, mort à Gênes en Italie, voir BLANCHARD (Anne), *op. cit.*, p. 115-116.

17. Jean Claude Éleonor Le Michaud, seigneur d'Arçon, né à Pontarlier en 1733, fils d'un conseiller maître à la chambre des comptes, épouse Marie Madeleine Joly, ingénieur ordinaire et lieutenant réformé en 1755, affecté à Besançon ; à Dunkerque en 1759. Campagnes en Westphalie et sur le Rhin en 1760 et 1762. Ingénieur en chef en 1776. Colonel à Besançon en 1782, chef de brigade à Landau en 1785, inspecteur général des fortifications en 1793, retiré en 1794, sénateur en 1799, mort à Auteuil en 1800, voir BLANCHARD (Anne), *op. cit.*, p. 464. Le Michaud, qui signe d'Arçon, met des remarques dans la marge des rapports, ce qui laisse à penser qu'il est le coordinateur de cette mission.

18. Conservés aux Archives du Service Historique de la Défense, section Mémoires, 1 M 1070. Nous les avons publiés dans diverses revues d'histoire locale : *Annuaire de la société d'histoire du Sundgau*, 2006-2007, p. 141-154 et 2012, p. 257-280 ; *Les Cahiers d'histoire du pays de Ferrette*, n° 1, 2009, p. 20-25 ; *Patrimoine Doller*, n° 16, 2006, p. 25-26 ; *Cahier de la société d'histoire du Val de Lièpvre*, t. 28, 2006, p. 21-25 ; *Annuaire de la société d'histoire du Val et de la Ville de Munster*, t. 63, 2009, p. 143-147 ; *Annuaire de la société d'histoire de Molsheim*, 2006, p. 117-119 ; *L'Essor*, n° 208, 2005, p. 2-5 ; *L'Outre-Forêt*, n° 142, 2008, p. 29-34 ; *Annuaire de la société d'histoire de la Hardt et du Ried*, t. 23, 2010-2011, p. 44-49.

Une autre manière de décrire les localités

À titre d'exemple, citons ce qu'écrivait Gramont de Villemontés, vers 1783, pour le secteur de Thann à Guebwiller. Il s'agit tout d'abord de la localité d'Uffholtz : « Les environs du village d'Uffholtz, ainsi que le contrefort de la butte Saint-Antoine, sont généralement garnis de vignes. Il y a cependant à la gauche du village un espace assez considérable cultivé en blé et pommes de terre. On trouve quelques chemins qui servent à l'exploitation de ces cultures et aux communications avec les villages voisins. Les vignes d'Uffholtz, ainsi que celles de Steinbach produisent un vin blanc d'une médiocre qualité.

Le village d'Uffholtz qui est de la dépendance de la principauté de Murbach est d'une forme allongée dans le sens du nord-ouest au sud-est. Il occupe la droite du ruisseau et la grande route de Cernay à Soultz lui sert de limite du côté de l'orient. La population consiste en 852 personnes parmi lesquelles il y a 70 hommes en état de porter les armes. Dans cet état, nous n'avons pas compris 184 juifs qui habitent ce village et dont la plupart sont fort riches. Les maisons y sont solides et la plupart bâties en pierres. L'église qui n'est pas éloignée de la grande route est spacieuse et entourée d'un cimetière muré. Le ruisseau, qui se joint à celui de la gorge de l'Hermitage au commencement du village, fait mouvoir un moulin à farine placé sur la grande route. On recueille annuellement dans cette « communauté environ 1050 quintaux de paille. Des appartenances que les habitants ont dans la grande prairie située au-dessous du village leur rendent environ 10 000 quintaux. »

Le village d'Issenheim, à proximité d'Uffholtz, plus important, a droit à un commentaire plus étoffé :

La rivière de la Lauch, après avoir quitté la vallée de Lautenbach serpente dans une prairie considérable et va traverser le village d'Issenheim situé sur la grande route de Belfort à Strasbourg. Ce village qui est considérable appartenait à l'archiduc Léopold d'Autriche avant le changement de domination de la province. Il fut donné à cette époque à la maison de Mazarin qui l'a porté dans celle de Valentinois. Le château qui occupe l'angle sud-est du village est un très ancien monument aujourd'hui presque inhabitable. Il était entouré de doubles fossés dont le premier existe encore. Les maisons du village sont spacieuses et généralement bâties en pierre.

La population consiste en 453 chrétiens dont 48 sont en état de porter les armes. On y compte 74 juifs. Il se trouve dans ce village 49 chevaux y compris 26 de la poste, 12 voitures, 20 bœufs de corvée et 45 vaches. Les trois quarts de l'étendue de cette communauté sont occupés par des terres labourables qui sont un peu sablonneuses et le reste en prairie avec 99 arpents de bois. Le canal de dérivation de la Lauch qui traverse le village fait mouvoir cinq usines, dont deux moulins à farine, deux huileries et un foulon.

L'ordre de Saint-Antoine de Viennois possédait depuis bien des siècles un établissement de douze religieux dans ce village. Ils faisaient originairement profession d'hospitaliers. Ils ont été réunis en 1777 à l'ordre de Malte ainsi que le reste de leur ordre. La garnison de Neuf-Brisach envoie tous les ans une partie de ses chevaux dans ce village pour leur faire prendre le vert. Le seul commerce dans ce village consiste dans le bois de chauffage que les habitants de la vallée de Lautenbach y conduisent en grande quantité en reflottant sur la Lauch depuis le lac de la Belken.

Interrompons ici l'énumération. Par rapport aux textes de 1702 et de 1732, nous voici en présence d'un enrichissement certain, d'une multitude d'informations *a priori* jetées en vrac ou à la volée sur le papier, mais en suivant tout de même un semblant de canevas préétabli. Parmi les données nouvelles, des informations historiques, naturalistes, économiques. On notera la mention des juifs et celle des catholiques devenus chrétiens.

Des précisions de géographie humaine

Tout est travaillé. On ne voit ni haies, ni friches dans les champs. À leur place sont quantité de noyers ou autres arbres fruitiers. On le remarque surtout dans les parties élevées. Serait-ce pour y entretenir la fraîcheur? Afin que le terrain sablonneux de sa nature ne perde point trop promptement l'humidité que les pluies procurent et pour l'empêcher, durant les chaleurs, de brûler les fruits de la terre? Ou bien cela n'a-t-il d'autre objet que d'augmenter le produit du fond? Quoiqu'il en soit les vignes en sont garnies comme les champs et cela doit faire un objet de commerce.

Ces remarques de 1783 qui concernent encore le Sundgau n'émanent pas d'un physiocrate, mais de François Joseph Maire de Bouligney, lequel observe encore pour la partie qu'il visite :

La majeure partie des maisons est faite avec des cloisons de bois d'équarrissage, les uns debout, les autres recroisés en plusieurs sens et dont les intervalles sont remplis en cailloux, maçonnés avec de la terre et du mortier. Peintes de différentes couleurs, les fenêtres très petites, ouvertes pour l'ordinaire dans les pignons qui assez généralement font face aux rues, [ces maisons] forment un ensemble assez bizarre, je l'avoue.

Après avoir donné une description des célèbres maisons à colombages alsaciennes, Bouligney donne aussi un aperçu de l'aisance des habitants de la province : « Les maisons bien closes et solidement construites, les petits jardins qui sont au-devant remplis de légumes et de fleurs, les vergers bien emplantés qu'on aperçoit derrière, des fontaines publiques sans magnificence, mais abondantes et multipliées, tout cela annonce la richesse, du moins l'aisance des habitants. » Nous sommes là bien loin de données susceptibles d'aider une stratégie militaire.

Au terme de cette présentation se dégage l'intérêt des rapports des ingénieurs militaires pour l'historien généraliste. Les descriptions, précises, concises de la première moitié du XVIII^e siècle, les magnifiques rapports de géographie physique et humaine de la seconde moitié du siècle, constituent des matériaux essentiels pour appréhender une région. La remarque ne concerne pas seulement l'Alsace, présentée dans cette notice, mais elle vaut évidemment pour toutes les provinces parcourues par ces hommes de guerre, en fait véritables hommes de plume.

Au-delà de ces remarques concernant le sujet, faut-il aussi insister sur la remarquable organisation de l'état-major, Guillin définissant et délimitant de façon prémonitoire le théâtre de la Guerre de Succession d'Espagne en Alsace ?

Résumé

Des mots du génie au génie des mots : décrire l'Alsace au XVIII^e siècle

Tout au long du XVIII^e siècle, les ingénieurs militaires français parcourent l'Alsace, une terre frontière qu'il importe de conserver dans le giron de la monarchie française. Ce champ de bataille probable est continuellement arpenté et ausculté dans les moindres détails par les hommes du génie qui notent toutes sortes de détails à des fins militaires. Cette accumulation d'observations n'a été, jusqu'à présent, que peu utilisée par l'historiographie alsacienne. Cet article présente les trois enquêtes de 1702, 1732 et 1783, pour en souligner les potentialités descriptives.

Zusammenfassung

Vom Wortschatz der Militärs (frz. génie = Militär) zur Genialität des Wortschatzes. Das Elsaß wird im XVIII. beschrieben

Das Elsaß ist Grenzland, die französische Monarchie darf es auf keinen Fall verlieren. In der Zukunft könnte es Schlachtfeld sein. Spezialisten des französischen Militärs durchstreifen es deshalb das ganze XVIII. Jahrhundert hindurch, vermessen es immer wieder und halten alle erdenklichen Einzelheiten, die für die Militärs von Interesse sein könnten, schriftlich fest. So reich dieser Schatz an Aufzeichnungen auch ist, bis jetzt hat ihn die elsässische Geschichtsschreibung kaum ausgebeutet. Der vorliegende Artikel schildert die drei Erkundigungen aus den Jahren 1702, 1732 und 1783. Zweck ist betont, was man alles daraus machen könnte.

Summary

Engineering words in 18th century Alsace

Throughout the 18th century French military engineers travelled all over Alsace, a borderland which had by all means to be retained as a French monarchy property. They were constantly surveying and scrutinizing this likely battlefield, down to the smallest detail, for military purposes. This huge amount of notes has so far been rarely used by Alsatian historiographers. This contribution introduces to the 1702, 1732 and 1783 investigations, underscoring their reliability.